



CHIRICO. — Scènes de danses (Photo Chevojon).

La Danse dans la Peinture et la Sculpture contemporaines

(5 MAI-22 JUIN 1934)

RETOUR A L'EXPOSITION...

La chose fut assez paradoxale. Dans le numéro de la revue des « Archives » consacré spécialement à la peinture, j'avais écrit que depuis l'impressionisme, les peintres, absorbés par la mise au point de leurs théories, ne s'occupaient guère des gestes des individus. Sur les toiles, ceux-ci ne pouvaient plus marcher. Comment sauraient-ils danser?... Toutefois, je terminais par un couplet d'espérance : les jeunes artistes sont fatigués des vaines spéculations ; ils retournent à la vie, à l'instinct ; ils s'occupent de l'humanité, et leur élan entraîne même leurs aînés, qui traversent aujourd'hui une période de désintoxication cérébrale.

— Bon, me dirent avec ensemble MM. Rolf de Maré et Pierre Tugal, maintenant, veuillez nous faire savoir où en est, à l'heure présente, l'accord millénaire « danse-arts plastiques » (peinture et sculpture). Vous avez prétendu, dans votre article, que les impressionnistes l'avaient dénoncé, et qu'il vient d'être repris par la génération montante. Faisons le point, voulez-vous, non

plus par une enquête d'opinions mais par un rassemblement d'arguments tangibles ? En un mot, organisons une exposition-enquête. Pour un temps, abandonnez vos sentiments de partisan.

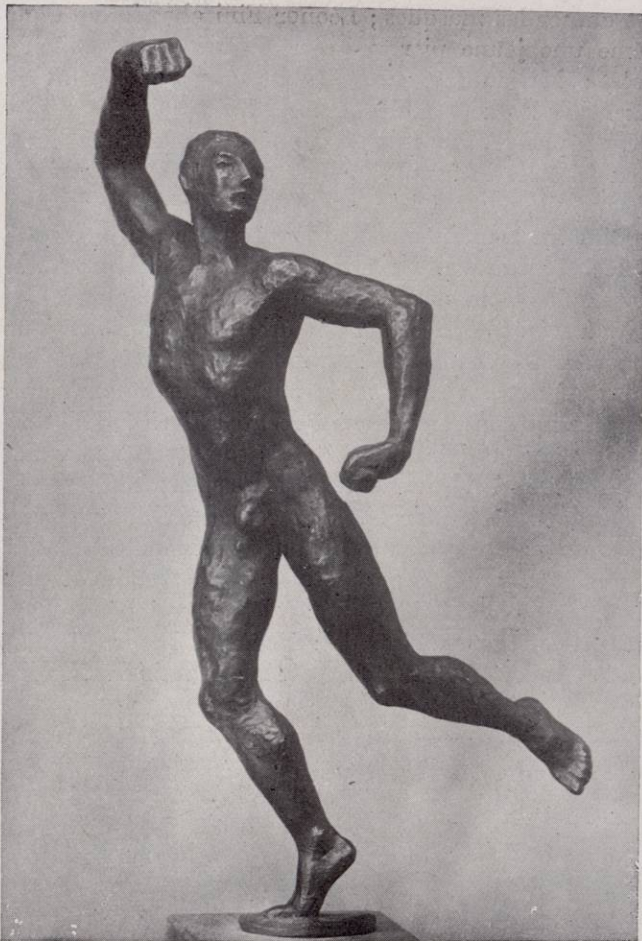
Je promis, et déposant le carquois du critique combattif, j'endossai la robe sereine du juge suprême.

— Cependant, dis-je, dans un demi-sourire, le titre : « Exposition de scènes de danses » me paraît être insuffisant, si l'on veut atteindre toutes les écoles.

— Nous lui donnerons, dit M. de Maré, un additif, qui englobera les œuvres inspirées par *le rythme de danse*.

Nous dressâmes nos plans, et sur des listes d'artistes de toutes tendances, nous choisîmes les noms les plus qualifiés, ceux des maîtres, des anciens éprouvés, et ceux des jeunes, riches de possibilités. Nous étions limités par la place ; aussi dûmes-nous, à notre grand regret, modérer nos désirs de sollicitations.

A chaque artiste, nous demandâmes une seule œuvre. Les sculpteurs étaient autorisés à apporter un dessin.



RENÉE SINTENIS. — Jean Borlin
(Musées de Rotterdam et de Dusseldorf).

Nous lançâmes les invitations six mois avant l'ouverture de l'exposition, de façon que l'artiste pût réaliser une œuvre spéciale en vue de notre manifestation. C'est ce qui se produisit généralement.

Les invitations atteignirent peintres et sculpteurs, un peu comme un mot d'ordre. En l'occurrence, le mot d'ordre était : « danse ». Il déclencha une nouvelle étincelle de création. Dans les ateliers, on m'accueillait au nom de la danse. Une notion, vieille comme le monde, venait de reprendre un air de nouveauté. Elle semblait tomber du ciel, comme un indice de vigueur, comme un remède à l'apathie. Elle contenait deux principes essentiels : un « sujet » et du « mouvement ». Beau prétexte, pour faire prendre de l'exercice à ses personnages, pour les faire « gigoter » sur la toile. L'idée de la danse *dansa* devant l'esprit des peintres, avec son cortège de formes, de rythmes, de chatoiements. Mystérieusement, des accords de musique se plaquèrent sur les palettes ; les pinceaux mélangèrent les notes et les couleurs.

« Je voudrais magnifier la danse », me dit Despiau. « D'ailleurs, la danse est souvent en puissance dans des attitudes souples et immobiles. » Il nous prêta un dessin représentant une jeune femme étendue, possédée par l'esprit de la danse. « Bravo ! » clama Matéo Hernandez, en faisant voler d'un coup de ciseau un éclat de la pierre

la plus dure de la planète. Et, abandonnant son motif, il me remit une eau-forte. J'avais sous les yeux une tribu de chimpanzés gambadant. Rouault, terrible chorégraphe plastique, ordonna une danse macabre. « On danse au pays basque », suggéra Oudot, et il fit naître une lune blafarde parmi les lampions de 14 juillet, et, sous ces luminaires, un fandango populaire. « Prête pour la danse ? » demanda Legueult à la ballerine. « On danse », nous dit Brianchon avec une gamme de couleurs distinguées. « Choisissez ! », me dit à brûle-pourpoint Marguerite Louppe, en me désignant dix sujets traités à notre intention. Lequel choisir ?... Tous étaient séduisants.

A l'heure dite, j'étais aux Galeries des A. I. D. pour recevoir les grands ballets. Un orchestre attaqua un air de souveraine nostalgie et de munificence : une « Odalisque » de Henri Matisse faisait son entrée, parée de couleurs vives comme des bijoux. Un autre orchestre, composé uniquement de trompettes, de trombones et de cors anglais, joua une marche rapide, pleine de verve et de saccades d'une teinte principalement jaune, comme l'œuvre de Léger qu'elle accompagnait. Un autre orchestre comprenant des contrebasses, des altos et un phonographe de rétrospective jouait avec la langueur d'une équipe tzigane une valse d'une infinie tendresse, entraînant les valseurs de Picasso, qui sont des géants de sa fameuse époque des Géants. Tout y est hypertrophié : leurs yeux



PICASSO.
Danse villageoise (Photo Chevojon).

avides, le sentiment de valse très lente, très pesante. Le sentiment d'une beauté un peu terrifiante. Nous hissâmes en haut et au milieu de la cimaise la valse monumentale, et le couple, monstrueusement tendre et quasi timide, nous sembla plus étrange, plus écrasant encore.

C'est alors que nous perçûmes les premiers accords



HOSIASSON.
La Danse (Photo Chevojon).

d'une danse classique d'Opéra, et une ballerine bondit, et demeura sur ce bond, obéissant à Derain, son créateur. Elle était de petite taille, mais si parfaite de proportions que nous oubliâmes toutes dimensions, et je demeurai longtemps rêveur devant cette exquise créature, posée — comme une perle dans un écrin de velours — sur un fond bleu, intense, profond.

Sur un air de pipeau, trois enfants de lumière, trois enfants nus, gambadent sur le pré : Bonnard ! Sur un air de pipeau que joue un faune, ondule une nymphe sur le ciel doré : K.X. Roussel. Braque : un rythme bleu.

Castagnettes, mandolines, Méditerranée, Italie, parade, costumes fantaisistes. Et c'est signé : Chirico.

Toutes les danses accourent. Nous nous empressâmes de les placer, selon leur luminosité, leur taille, et de telle sorte que leurs rythmes et leurs couleurs ne se pussent contrarier entre eux. Nous découvrîmes ainsi plusieurs variétés de danses.

Friesz (la danse voluptueuse) ; Colin (la danse trépidante) ; Hosiasson sur un nuage nous fait monter jusqu'aux hauteurs de l'humanisme ; Van Dongen (la danse brillante) ; Papazoff (la danse des lucioles). Le jeune Grüber fait pirouetter comme une toupie une petite fille dans un décor de légende nordique. Terechkovitch campe l'une des héroïnes du french-cancan ; Bauchant (la fresque des bucoliques) ; M^{me} Mela Muter (tableau grave et noble d'une danse triste) ; Dardel (grands accords audacieux) ; Gleize (danse syncopée) ; J.-E. Blanche (un portrait doré de Nijinski) ; Lhôte (danse et théorie). Gottlieb, hélas ! mourut avant d'achever l'œuvre poi-

gnante que M^{me} Gottlieb voulut bien nous confier. Dufy fait danser les masques ; Léonor Fini abandonne à elle-même une jeune pierreuse sur un air perpétuellement violet ; Marianne Clouzet (valse sur une patinoire) ; Valentine Prax (tumulte).

Quel plaisir me suis-je donné en accrochant entre deux fenêtres le feu follet bleu ardent de Chagal ! Une place rêvée, comme faite sur commande. Place Pigalle : Dignimont. Dandinements de grotesques : Grosz. Danse en flèche, à toute allure, à toute couleur : Masson. S'il est un temple de la danse, il faut que les maquettes des vitraux soient confiées à Gromaire. Klee (danse en jaune de la rose des vents). Oh ! un long coup d'archet et, vers la porte-fenêtre, ou plutôt, vers le clair de lune, s'élançe, très classique, une belle adolescente (Floch). Ballerines, compas ouverts (Gallibert). Trois sombres et fiers adolescents, belle harmonie de gris (Tchéritcheff).

Tournoiments kirghises (Jacovleff). Danse à grand fracas de cimenteries et de longues moustaches (Lissim). Danses en harmonies grenadines : Jean Bazaine. Truculence : Gloutchenko. Loyauté : Adès. Et voici des œuvres spirituelles, charmantes, de : Hermine David, Camoin, Oberlé, André Hellé, Menkès. Zina Gauthier, Severini,



DUFY.
Carnaval de Nice (Photo Chevojon).

Tytgat, Halicka, Hakermann, Altman, Ceria, Kars, Lagut.

Puis, les bretonneries allègres de Thomas ; les silhouettes fines de Touchagues ; l'agenouillement sous la lumière verte de Tischler ; les fillettes si distinguées de Marie Laurencin ; la fillette très « sex appeal » de Vertès, et la composition à piano ouvert, dansée avec une verve endiablée (œuvre de Andreu).

Nous n'oublions certes pas les danses évoquées par Barat-Levraux, Beaudin, Boulnois, Borès, Bouchène, Corbellini, Crotti, Dobuzinsky, Dufresne, Eckman, Frey, Goerg, Goutcharova, Hofer, Jouclard, Korovine, Lagar, Larionow, Lochakov, L. Maillol, Mainssieux, Metzinger, Quelvée, Ryback, Survage, Valensi, Vassiliev, Vivin.

Nous avons placé sur le balcon qui surplombe la galerie, les gouaches, les eaux-fortes, les dessins. Il y

avait là, dans ce carrefour intime, des œuvres de choix signées : A. Benois, E. Berman, Martinie, de Pisis, Pierre Roy, prince Schervashidzé, Léon Zack, Zarraga.

Dans l'espace des salles, repères du principe de danse, se dressaient les statues d'Audrousov, Cornet, Leyritz, Loutchansky, Malfray, Fano Messan, Chana Orloff, Poisson, Sintenis, Soudbinine, Zadkine, Czaky.

Un mobile rouge évoluait autour d'une courbe blanche, elle-même en mouvement, et cela ronronnait doucement comme font deux chats au prélude de leurs désirs (sculpture de Calder).

Danse ! danse ! danse !

Tout s'animait aux « Archives ».

Dansant aux cimaises, les danses !

Dans les cadres, sur les piédestals, des personnages, des lignes, des mollécules de couleurs, des formes, des volumes s'immobilisaient, arrêtés brusquement dans leur élan respectif, suspendus chacun à une note de son orchestre particulier. C'était à croire qu'un chef d'orchestre assez étonnant menait tous les musiciens, et que sa baguette levée prolongeait miraculeusement l'émission de la note psychologique qui étayait corps et membres des danseurs...

Et brusquement, une sorte de météore fila au-dessus de nos têtes, traversa la galerie du rez-de-chaussée, pour s'écraser en bourdonnant en haut de cimaise au-dessus des tableaux. Et nous vîmes, sur une toile blanche, comme un tourbillon noir, une sorte de cible vibrante, une danse de cercles impossible à arrêter, le tout signé : Juan Miro.

Marcel ZAHAR.

LES COMMENTAIRES...

CETTE EXPOSITION A DONNÉ LIEU A DES ÉCHANGES DE VUE
EXTRÊMEMENT CURIEUX ET PASSIONNÉS

Si elle eut un grand écho, c'est parce que cette exposition montrait, pour la première fois, la peinture ayant pour sujet la danse, à l'exclusion de tous décors de théâtre ou maquettes.

Ayant ce sujet d'une manifestation inédite, les intentions des organisateurs ont été parfois insuffisamment comprises.

L'*Intransigeant* ayant demandé à M. Rolf de Maré de faire connaître l'idée qui avait présidé à cette « exposition-enquête », publia la réponse :

— Que l'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Nous désirons uniquement attirer l'attention des artistes sur les riches possibilités de l'interprétation du mouvement dans les arts plastiques. Par leur manifestation les « Archives internationales de la danse », avec le concours de Marcel Zahar, ont simplement cherché à diriger les esprits créateurs vers les sujets de danse laissant, bien entendu, aux artistes leur entière liberté de vision et d'interprétation.

« L'exposition que nous avons inaugurée montrera nettement si nos artistes contemporains sont en opposition ou en harmonie avec les aspira-

tions de l'heure présente. Je souhaite de tout mon cœur que l'harmonie se réalise », conclut le fondateur des Ballets Suédois. »

L'une de ses rédactrices, M^{lle} Maggie Guiral, avait entrepris la visite des salles avec Serge Lifar. Elle fait part à ses lecteurs des impressions de son cicerone :

... Il court où il retrouve des frères, des amis inconnus de cette grande famille de la danse, sans poids, et libérés des entraves corporelles...

La conclusion de Serge Lifar est pessimiste.

Quand la visite fut terminée, Lifar avait bouclé l'énigme, puis la résolut rapidement.

— Tout ce qui est expression populaire, dit-il, est juste. Mais les artistes qui se sont occupés de la danse classique l'ont fait sans élan, sans envol, sans mouvement.

Dans l'*Ordre*, M. Georges Chaperot, ayant cru remarquer que



Halicka-Danseuses (Photo Marc Vaux).

la disparition du sujet, en peinture, avait eu pour conséquence d'éloigner les artistes de ces scènes de danse où se complurent, chacun selon son tempérament, un Poussin, un Lancret ou un Watteau, un Tiepolo comme un Longhi, et, plus près de nous, un Degas, un Carpeaux, un Rodin,... alla demander leur avis à trois peintres de tendances différentes : Roger Wild, Othon Friesz et Georges Desvallières.

M. Roger Wild déclare que le retour au sujet est consommé.

Mis à part un Picasso — qui me semble surtout un « décorateur » merveilleusement sensible — un Kupka et les tenants de « l'orphisme », les peintres, aujourd'hui comme hier, continuent à puiser leur inspiration dans des « sujets » où le corps humain joue le plus souvent le premier rôle. Ce qui est vrai, c'est que la photographie satisfait maintenant en nous ce besoin de documentation immédiate qui était autrefois « une » des justifications des arts plastiques. Mais ce n'est pas la seule. Le fait d'en chercher de nouvelles n'implique pas une scission. Il n'est pas intéressant de recommencer ce qui